

## Les œuvres humaines constructrices du Royaume

Ecclésiastes 3, 1-13 ; Luc 12, 32-40, dimanche 10 août 2025, Evelyne Zinsstag

Chère Communauté

Nous avons entendu dimanche dernier le début du livre de l'Ecclésiaste, ce personnage qui, de la hauteur de toute sa sagesse, médite sur l'évanescence de l'œuvre humaine. Aujourd'hui, notre lecture se poursuit avec ce fameux poème sur le temps humain et l'éternité divine. Ce passage place l'ensemble de la vie humaine dans la grande mosaïque éternelle de l'œuvre de Dieu. Cette mosaïque aux couleurs contraires reste opaque pour nous. Elle reçoit sa cohérence de la part de Dieu.

Par son énumération des temps différents de la vie, le poème de l'Ecclésiaste ressemble au premier récit de la création, où Dieu crée le monde en sept jours : Dieu crée un ordre du vivant, il met toute chose à sa place de sorte que tout être vivant puisse s'épanouir et se multiplier. L'Ecclésiaste, lui, parle de l'ordre du temps. Traduit littéralement, le premier verset dit : « Il est un temps et une saison pour tout projet sous les cieux. » Le terme hébreu  $\text{מְצֻלָּה}$  désigne des « affaires » ou des « projets ». Il est dérivé du verbe « trouver plaisir ». Nos actions humaines sont enracinées dans notre désir. Elles expriment ce à quoi nous aspirons. Elles sont porteuses de notre spiritualité. Elles participent à la création de la mosaïque de l'œuvre éternelle de Dieu – de son Royaume – même si nous n'en percevons pas de nos yeux humains son ordre caché.

Le poème ne s'arrête pas à la contemplation de cet ordre du temps. Il nous rend attentif au présent qu'il est à nous d'interpréter pour y agir en conséquence. Tous les verbes nommés dans le poème désignent des actions humaines créatrices et destructrices et des expressions d'émotions qui rapprochent ou qui séparent la communauté. Dieu détermine le temps pour nous, et nous devons reconnaître quelle est la bonne action à entreprendre en réponse. Il serait faux d'essayer de coudre au moment où il faut déchirer, ou de gémir quand il est temps de danser (ou, pour notre situation actuelle, de conserver quand il est temps de jeter !).

Ce constat place la réflexion sur notre biographie, sur nos chemins parfois tordus, nos réussites et nos échecs, nos joies et nos blessures dans une lumière libératrice. Beaucoup de tournants dans nos vies ne dépendent pas de nous, mais du temps changeant qui nous fait baisser les bras ou qui augmente nos forces, qui laisse fructifier un projet et tomber un autre. Nous pouvons reconnaître la grâce de Dieu dans nos réussites et rendre à Dieu nos échecs pour être libre pour les actions qui sont à entreprendre dans le présent. Nous ne sommes pas obligés de nous identifier complètement à nos œuvres mais pouvons faire confiance qu'elles ont leur place dans la mosaïque divine.

L'Ecclésiaste ne se contente pas de ce constat. Paul a déjà identifié dans sa prédication dimanche dernier la fierté humaine qui s'exprime dans ce livre de la Bible. L'Ecclésiaste s'intéresse à la question du profit que tire l'individu lui-même de cet arrangement : Où est la place de la liberté humaine dans cette mosaïque éternelle ? Comment puis-je être sûre que l'on se souviendra de moi ? Et s'il ne m'est même pas donné de tirer un profit de mes actions, pourquoi

devrais-je alors m'acharner outre mesure dans mon travail ? En ces questions, le ton de l'Ecclésiaste porte plutôt un accent d'adolescent rebelle que de sagesse mesurée. En effet, ces questions nous touchent à tous les âges. Elles naissent du « goût de l'infini » que Dieu lui-même nous a donné. (v. 11)

L'Ecclésiaste a bien raison, c'est une tâche pénible qui nous est imposée par Dieu que de devoir discerner le présent et y réagir tout au long de nos vies. Que ce soit un départ à la retraite ou un déménagement, ou encore notre projet commun de la rénovation du Centre, où nous sommes obligés à défaire nous-mêmes des choses que nous nous étions jadis appliqués à mettre en place – pour partir et reconstruire ailleurs nos vies privées et celle de notre paroisse. Il en est de même pour l'Eglise en général dont les membres diminuent malgré tout notre acharnement pour les atteindre et les rassembler. Michel Cornuz en avait parlé : il est difficile de partir alors d'un cœur satisfait du propre travail.

A la fin de notre passage, l'Ecclésiaste semble résigné : « J'en ai conclu qu'il n'y a rien de mieux pour les humains que d'éprouver de la joie et de bien vivre. Lorsque quelqu'un mange, boit et jouit des résultats de son travail, c'est un don de Dieu. » (v. 12-13) Cela est-ce une conclusion satisfaisante pour quelqu'un qui part à la retraite ? Tu nous diras ton avis à l'apéro, chère Anne ! En tout cas cette conclusion appuie l'importance de la convivialité et du repos après le travail terminé. Et cela est peut-être le message le plus important pour notre temps présent où la pression de devenir toujours plus efficace augmente de manière vertigineuse : d'honorer ces temps où l'on ne travaille pas. Et de se réjouir de tout ce que Dieu nous donne. La louange de Dieu est certainement l'action qu'il convient de faire à tous les temps de la vie.

L'évangile de Luc le dit comme ça : « Munissez-vous de bourses qui ne s'usent pas, amassez-vous des richesses dans les cieux, où elles ne disparaîtront jamais : les voleurs ne peuvent pas les y atteindre ni les mites les détruire. Car votre cœur sera toujours là où est votre trésor. » (Luc 12, 33-34) Quel que soit le temps que nous traversons actuellement dans notre vie, quel que soit le projet pour lequel nous sommes en train de nous acharner, quel que soit le résultat qui en ressortira. Nous pouvons cheminer dans l'assurance que si nous confions nos œuvres à Dieu, elles participeront à la construction de son royaume.

Amen